

LES SUBALTERN STUDIES

Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale

[Isabelle Merle](#)

Belin | « Genèses »

2004/3 n°56 | pages 131 à 147

ISSN 1155-3219

ISBN 2701137281

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-geneses-2004-3-page-131.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les *Subaltern Studies*

Retour sur les principes
fondateurs d'un projet
historiographique
de l'Inde coloniale

Isabelle Merle



1. On trouve grâce aux moteurs de recherche Google ou Altavista (États-Unis, Australie, Canada) un impressionnant répertoire bibliographique en anglais des articles et ouvrages écrits par les membres du groupe des *Subaltern Studies* ainsi que les nombreux textes afférents. Voir, par exemple : www.untimelypast.org, www.lib.virginia.edu, www.clas.ufl.edu. Pour l'Amérique latine, on consultera entre autres, Ilean Rodriguez (éd.), *The Latin American Subaltern Studies Reader*, Duke, Duke University Press, 2001 ainsi que Saurabh Dube (éd.), *Pasados Poscoloniales. Coleccion de ensayos sobre la nueva historia y etnografia de la India*, Mexico, El Colegio de Mexico, 1999.

2. Ranajit Guha, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, Delhi, Oxford University Press, 1983.

3. Roland Lardinois, Joël Dusuzeau (éd.), *Miroir de l'Inde. Études indiennes en sciences sociales*, Paris, MSH, 1989.

4. Mamadou Diouf, *L'historiographie de l'Inde en débat. Colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales*, Paris, Karthala-Sephis, 1999.

Ce n'est que récemment qu'a été introduit en France le courant historiographique indien des *Subaltern Studies* qui, pourtant, a connu depuis vingt ans une fortune remarquable en Inde d'abord, puis dans le monde anglophone des universités américaines, australiennes et canadiennes et jusque dans certains pays du Sud, en particulier, en Amérique latine¹. Le contraste est aujourd'hui saisissant entre la profusion des publications en anglais qu'il a suscitées, à la fois par ceux qui s'en réclament et ceux qui le critiquent, et sa «non réception» en France. Comme le remarquait l'indianiste, Roland Lardinois, lors de la première journée d'étude consacrée à ce sujet et organisée, en décembre 2002, par le Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud (CEIAS) de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), les *Subaltern Studies* sont longtemps restées confinées dans l'espace restreint des discussions confidentielles menées entre les chercheurs spécialisés sur l'Inde. Il rappelait à ce propos qu'il avait tenté d'introduire les *Subaltern Studies*, dans les années 1980, en traduisant l'introduction de l'ouvrage du fondateur du projet, Ranajit Guha, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*², sans véritablement trouver écho³. L'initiative fut reprise, en 1999, par l'historien africaniste Mamadou Diouf qui s'employa à traduire et regrouper quelques textes récents dans un livre intitulé *L'historiographie indienne en débat. Colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales*⁴. Deux ans plus tard, dans un numéro spécial de la revue *L'Homme*, consacré aux «Intellectuels en diasporas de l'Asie du Sud», Jacques Pouchepadass publiait une introduction retraçant les évolutions de ce courant historiographique depuis son origine⁵.

Il n'entre pas ici dans notre propos, de nous interroger sur cette «non réception» française si ce n'est pour souligner la difficulté que suscitent ces «effets de décalage» pour qui souhaite aller dans le détail d'un projet foisonnant aux

orientations multiformes et évolutives. Cette difficulté est, en particulier, liée au fait que les *Subaltern Studies* sont aujourd'hui connues en France et ailleurs comme un courant historiographique étroitement associé au postmodernisme et à ce qu'on appelle aux États-Unis les *Post-Colonial Studies*. Le choix des textes opéré par M. Diouf dans son ouvrage témoigne de cette volonté d'éclairer plus précisément ce qu'un des membres du projet initial, Sumit Sarkar, appelle *the late Subaltern Studies* par opposition aux *early Subaltern Studies*⁶. Il marque, ici, l'inflexion qu'a connue le projet «subalterniste» à la fin des années 1980 sous l'influence croisée de la lecture de l'œuvre foucauldienne, le relativisme épistémologique qu'elle engage et la grande thématique du complexe «pouvoir-savoir» qu'elle propose, et de celle d'Edward Saïd⁷, dont l'influence se diffuse rapidement dans l'historiographie indienne en prenant, en particulier, comme point d'ancrage, les *Subaltern Studies*. J. Pouchepadass décrit avec soin les logiques de ce glissement dont l'effet a été de déplacer progressivement la focale centrale d'un projet orienté, d'abord, sur une relecture de l'historiographie de l'Inde coloniale et postcoloniale et la mise en œuvre d'une histoire des «subalternes» inspirée d'un marxisme gramscien (*the early Subaltern Studies*), vers une critique multiforme et générale du récit historique, de la modernité et des présupposés eurocentriques fondés sur la croyance en une forme universelle de la Raison et du Progrès (*the late Subaltern Studies*). Ces nouvelles perspectives fortement marquées par le *linguistic turn*, la critique littéraire et la réflexion philosophique ont progressivement envahi le domaine au point de marginaliser l'histoire comme discipline, ses débats et ses pratiques, alors même que celle-ci se trouvait au cœur du projet fondateur.

Dans la profusion des écrits actuels consacrés à la «subalternité» sous toutes ses formes et dans tous ses états, le présent article prend le



5. Jacques Pouchepadass, «Les Subaltern Studies ou la critique postcoloniale de la modernité», *L'Homme*, n° 156, 2000, numéro spécial «Intellectuels en diasporas de l'Asie du Sud».
6. Sumit Sarkar, «The Decline of the Subaltern in *Subaltern Studies*», in David Ludden (éd.), *Reading Subaltern Studies. Critical History, Contested Meaning and the Globalization of South Asia*, Londres, Anthem Press, pp. 400-429.
7. Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Pantheon Books; Londres, Routledge & Kegan Paul; Toronto, Random House, 1978.
8. Principalement la Nouvelle-Calédonie et l'Australie et plus largement les colonisations française et britannique dans le Pacifique sud.
9. Je renvoie ici le lecteur à l'article de Georges Balandier, «La situation coloniale. Approche théorique» publié en 1951 dans les *Cahiers internationaux de sociologie* et repris sous une forme remaniée dans *Sociologie actuelle de l'Afrique noire, dynamique sociale en Afrique centrale*, Paris, Puf, 1955.
10. Shahid Amin et Gautam Bhadra, «Ranjit Guha. A Biographical Sketch», in David Arnold et David Hardiman (éd.), *Subaltern Studies VIII*, Delhi, Oxford University Press, 1994, pp. 222-224.

risque de paraître décalé en osant revenir sur les éléments clés du projet subalterniste tels qu'ils ont été énoncés, il y a maintenant plus de vingt ans, par le fondateur : l'historien R. Guha. L'idée est d'éclairer les sources d'une critique historiographique qui, prenant naissance dans les années 1970, cherchait alors à « dévoiler » une autre histoire de l'Inde coloniale, occultée par les historiographies dominantes, impériales ou nationalistes. En revenant sur la figure tutélaire des *Subaltern Studies*, R. Guha, en parcourant son œuvre et son cheminement intellectuel, je voudrais rendre compte des enjeux et des limites d'un projet qui fut, d'abord et pleinement, un projet d'histoire sociale faisant, de fait, remarquablement écho à d'autres tentatives d'historiographies critiques menées alors en Europe dans le domaine de l'histoire ouvrière, de l'histoire rurale et plus généralement de l'histoire des classes populaires. Revenir sur l'œuvre de R. Guha, c'est se donner les moyens de comprendre les origines d'un projet mais c'est aussi mieux appréhender les pistes que celui-ci a permis d'ouvrir, qui ont pu être par la suite poursuivies, abandonnées ou détournées. Le point de vue adopté, ici, est celui d'une historienne, extérieure au champ indianiste, qui, travaillant sur d'autres mondes coloniaux⁸, s'est intéressée à la problématisation que proposaient les *Subaltern Studies* sous l'angle de son interrogation centrale portant sur ce que Georges Balandier appelait « la situation coloniale⁹ ». Ce sont, en effet, les enjeux d'une réflexion historique située en contexte colonial et la richesse d'un questionnement extrêmement diversifié qui m'ont attirée sur le terrain indien via les *Subaltern Studies* et, notamment, via les *early Subaltern Studies* intéressées par l'exploration de « nouvelles approches, nouveaux objets, nouveaux terrains » pour renouveler une histoire sociale de l'Inde contemporaine avec, au cœur du questionnement, un avènement : la « modernité coloniale » et ses effets d'héritage.

Retour sur le fondateur du projet : Ranjit Guha

Comme le rappelle une courte biographie rédigée en l'honneur du fondateur des *Subaltern Studies* dans le volume 8 de la série¹⁰, R. Guha est né en 1922 au Bengale (district de Bakarganj), dans une famille de propriétaires fonciers aisés et éduqués. Son père était avocat. Comme toute une génération d'Indiens des classes favorisées, il reçoit lui-même une éducation solide (qui articule la connaissance du sanscrit, du bengali et de l'anglais) qui le conduit jusqu'au prestigieux Presidency College de Calcutta puis à l'université de cette même ville. Comme un certain nombre d'hommes de sa génération, il devient très jeune membre du Parti communiste indien et se convertit au marxisme. Son militantisme actif le détourne des voies universitaires classiques (il ne soutiendra pas de Ph.D.) et devient une activité à temps plein à partir de 1947, date à laquelle il quitte l'Inde pour Paris, où il s'installe en tant que membre de la Fédération mondiale de la jeunesse démocratique (World Federation of Democratic Youth). En 1953, après avoir sillonné l'Europe et fréquenté les milieux les plus divers, R. Guha revient à l'enseignement de l'histoire à l'université de Calcutta. Suite à l'invasion de la Hongrie, en 1956, il quitte le parti communiste. En 1959, il gagne l'Angleterre où il restera vingt et un ans, enseignant d'abord à l'université de Manchester puis à la School of African and Asian Studies à Sussex University.

De ses années militantes, il faut retenir trois éléments importants. D'une part, une adhésion au marxisme qui marque les bases du programme *Subaltern* qu'il lance en 1982 même s'il s'agit alors d'un marxisme critique. D'autre part, un séjour en France qui le familiarise avec une production historique, linguistique, anthropologique et philosophique qui lui servira de source d'inspiration par la suite. Enfin,

LES PRINCIPALES PUBLICATIONS DE RANAJIT GUHA

- *A Rule of Property for Bengal. An Essay on the Idea of Permanent Settlement*, Paris, Mouton, 1963.
- *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, Delhi, Oxford University Press India, 1983.
- «On some Aspects of the Historiography of Colonial India», in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies I*, Delhi, Oxford University Press, 1982, pp. 1-8.
- «The Prose of Counter-Insurgency», in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies II*, Delhi, Oxford University Press, 1983, pp. 1-42.
- «Chandra's Death», in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies V*, Delhi, Oxford University Press, 1987, pp. 135-165.
- *Selected Subaltern Studies*, New York, Oxford University Press, 1988 (en coll. Gayatri Chakravorty Spivak, éd.).
- *An Indian Historiography of India: A Nineteenth Century Agenda and its Implications*, Calcutta, K.P. Bagchi and Company, 1988.
- «Dominance without Hegemony and its Historiography», in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies VI*, Delhi, Oxford University Press, 1989.
- «Discipline and Mobilize», in Partha Chatterjee, Gyanendra Pandey (éd.), *Subaltern Studies VII*, Delhi, Oxford University Press, 1993.
- *Dominance without Hegemony: History and Power in Colonial India*, Cambridge, Harvard University Press, 1998.
- «The Small Voice of History», in Shahid Amin, Dipesh Chakrabarty (éd.), *Subaltern Studies IX*, Delhi, Oxford University Press, 1996.
- *A Subaltern Studies Reader: 1986-1995*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.
- *History and the Limit of World History*, Columbia, Princeton, University Presses of California, 2003.



11. Ranajit Guha, *A Rule of Property for Bengal. An Essay on the Idea of Permanent Settlement*, Paris, Mouton, 1963.

12. Dans la préface de cet ouvrage, R. Guha explique qu'il est lui-même issu d'une de ces familles de propriétaires fonciers : « Dans sa petite enfance, comme beaucoup de sa génération au Bengal, l'auteur a grandi dans l'ombre du *Permanent Settlement*. Ses moyens de subsistance, comme ceux de sa famille, provenaient de propriétés reculées qu'aucun d'eux n'avait jamais visitées. Son éducation a été entièrement conditionnée par les besoins de la bureaucratie coloniale qui recrutait ses cadres parmi les rejetons des familles qui avaient bénéficié [de la politique] de Lord Cornwallis. Son environnement culturel se limitait strictement aux valeurs des classes moyennes vivant de leurs rentes foncières et était complètement étranger à la culture indigène des masses paysannes. » (R. Guha, *The Rule of Property...*, *op. cit.*, p. 9).

13. Voir l'analyse de ce livre que propose T. V. Sathyamuthy dans « Indian Peasant Historiography. A Critical Perspective on Ranajit Guha's Work », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 18, 1990, pp. 92-99.

la production de son premier ouvrage publié en 1963 sous le titre *A Rule of Property for Bengal*, ouvrage dédié à son maître de l'époque, l'historien indien Sushobhan Sarkar, qui décrit avec subtilité les fondements de la politique foncière britannique menée au Bengale à partir de 1793 connue sous le nom de *Permanent Settlement*¹¹. L'enjeu essentiel de cette politique consiste à consolider « à jamais » les droits et les devoirs (en matière fiscale en particulier) d'une classe de propriétaires indiens (les *zamindars*) dans le contexte de l'ordre colonial naissant, dans le but de mieux les lier mais aussi de leur inculquer de nouvelles normes et références fondées sur le principe de la propriété privée, socle fondamental sur lequel se construit, pour les Européens, une « société moderne »¹². En s'attachant à décrire les figures influentes à l'origine de ce qui se veut un véritable « système », R. Guha révèle

les linéaments d'une imagination coloniale nourrie par les réflexions philosophiques, en particulier celles des physiocrates, qui circulent alors entre les deux capitales intellectuelles de l'époque, Paris et Édimbourg, ainsi que par les premières visions orientalistes qui se confondent avec les prémisses de l'indologie. *A Rule of Property for Bengal* propose une analyse d'une grande finesse et révèle l'intérêt que porte R. Guha au monde de la terre et aux sociétés rurales qui seront privilégiées par la suite par les *Subaltern Studies*, le soin qu'il met à décrire l'univers culturel et intellectuel dans lequel baignent les individus qu'il observe et, enfin, sa connaissance de l'Europe des Lumières. Cependant, ce premier ouvrage reste de facture classique au sens où l'Europe domine le propos en tant qu'acteur central de l'enquête. Le Bengale apparaît comme un objet de projections intellectuelles et politiques pour des «réformateurs» britanniques chargés de penser une «nouvelle société» soumise à un devenir impérial¹³.

Vingt ans s'écoulent avant la publication du second ouvrage de R. Guha, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, publié en 1983 dans la lancée du premier volume des *Subaltern Studies*; les deux parutions participant étroitement d'un même projet scientifique. Vingt ans donc, pour peaufiner de nouvelles perspectives de recherches et réunir autour de lui de jeunes historiens, indiens ou britanniques, dans un contexte intellectuel profondément influencé par les grandes figures de l'histoire marxiste britannique, Edward P. Thompson, Christopher Hill et Eric Hobsbawm mais aussi la lecture de Claude Lévi-Strauss, Pierre Bourdieu, Roland Barthes, Jack Goody, Clifford Geertz, Max Gluckman et d'autres, sans oublier les tenants de l'histoire sociale française et plus particulièrement, Georges Lefebvre. Tous ces auteurs sont cités dans la bibliographie d'*Elementary Aspects*. En revanche, Michel Foucault n'est jamais cité directement dans ses

travaux. On peut voir se dessiner dans la liste très riche d'auteurs que R. Guha revendique et qui dépasse largement les frontières de la discipline historique, l'intérêt de départ dont il témoigne pour l'étude du langage et la sémiologie ainsi que l'anthropologie, en particulier structuraliste, filiation que les tenants actuels des *Subaltern Studies* ont tendance à occulter.

Ces vingt années de gestation sont aussi marquées par le contexte politique dans lequel R. Guha et ses étudiants s'inscrivent, celui d'une gauche marxiste dissidente, agitée par les désillusions que suscitent les régimes bureaucratiques du «socialisme réel», les dérives tiers-mondistes et les limites des théories marxistes orthodoxes. Le marxisme reste un horizon intellectuel essentiel pour les uns comme pour les autres, et le reste encore aujourd'hui chez certains, en particulier D. Chakrabarty, le plus fidèle d'entre tous, comme le montre la discussion qu'il engage avec les écrits de Karl Marx dans un livre récent¹⁴. C'est dans l'œuvre d'Antonio Gramsci que R. Guha trouve la première armature théorique de son projet. Cherchant à se dégager d'une grille analytique exclusivement fondée sur les rapports de classes, les structures sociales et les références aux strictes logiques économiques, il explore une ligne explicative faisant une place plus large à la culture, la conscience, l'autonomie de l'action et la différence¹⁵. Comme le souligne David Ludden, l'œuvre de Gramsci, traduite en anglais au tournant des années 1950-1960, ne connaît un véritable écho qu'à partir de 1977 avec la publication du livre de Raymond Williams, *Marxism and Literature* (Londres, Oxford University Press); l'usage qu'en fait R. Guha constitue un moyen d'intervenir sous un angle nouveau dans le débat en cours autour de l'*history from below* qui s'est développé dans le sillage des travaux d'E. P. Thompson. R. Guha lui-même récuse toutefois cette formule qu'il juge fondée sur un présupposé élitiste. Les études portant sur les groupes

L'ÉQUIPE FONDATRICE DES *SUBALTERN STUDIES*

R. Guha réunit autour de lui, à la fin des années 1970, une équipe de huit jeunes étudiants (six Indiens et deux Britanniques) qui ont environ vingt ans de moins que lui. Tous, en Grande-Bretagne, aux États-Unis ou en Australie, sont en train de mener ou d'achever leur thèse de doctorat. Cinq des six étudiants indiens retournent en Inde à l'issue de leurs études et sont, aujourd'hui encore, attachés à des institutions de recherche indiennes. Shahid Amin, Sumit Sarkar, Gyanendra Pandey enseignent à l'université de Delhi, Partha Chatterjee et Gautam

Bhadra sont attachés au Centre for Studies in Social Sciences à Calcutta depuis vingt ans. Parmi les fondateurs indiens du groupe, Dipesh Chakrabarty est le seul à être resté à l'étranger. Il est devenu *lecturer* à l'université de Melbourne (Australie). Il est aujourd'hui professeur à l'université de Chicago. David Arnold et David Hardiman ont fait leur carrière en Grande-Bretagne. Le premier est professeur à la School of Oriental and Asian Studies à Londres, le second est professeur à l'université de Manchester.



14. Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

15. Christopher Alan Bayly, « Rallying Around the Subaltern », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 16, n° 1, 1988, p. 11.

16. Sumit Sarkar, *Modern India, 1885-1947*, Delhi, Oxford University Press, 1983.

17. Anil Seal, *The Emergence of Indian Nationalism. Competition and Collaboration in the Later Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968. Suivi de John Gallagher, Gordon Johnson, Anil Seal (éd.), *Locality, Province and Nation. Essays on Indian Politics 1870-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973.

18. Bernard Cohn, « Is there a New Indian History? Society and Social Change Under the Raj », in Bernard Cohn, *An Anthropologist Among the Historians and Other Essays*, Oxford, Oxford University Press, 1990.

19. Dipesh Chakrabarty, « A Small History of Subaltern Studies », in *Habitations of Modernity. Essays in the Wake of Subaltern Studies*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002, p. 5.

20. Ranajit Guha, « On Some Aspects of the Historiography of Colonial India », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies I*, Delhi, Oxford University Press, 1982, p. 2.

21. R. Guha, *Elementary Aspects...*, *op. cit.*, pp. 5-8.

sociaux jusqu'alors ignorés, les « classes et cultures populaires » ou encore les mouvements sociaux, « les révoltes paysannes » et « les insurrections ouvrières » se sont multipliées dans les années 1960-1970, aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en France, et ont trouvé leur équivalent sur le terrain de l'Asie du Sud avec le développement des recherches rurales, des monographies locales ainsi que l'étude des révoltes populaires ce qui, dans le contexte colonial, s'accompagne naturellement d'une réflexion sur les origines du nationalisme. C'est en prenant appui sur l'ensemble de ces acquis que R. Guha prépare son second ouvrage *Elementary Aspects* comme le fait parallèlement son collègue, Sumit Sarkar, futur dissident du projet subalterniste, qui prépare alors une nouvelle synthèse de l'histoire contemporaine indienne¹⁶ en plaçant les mouvements populaires au cœur de son propos. Les conditions de l'émancipation du joug colonial et de l'avènement de la nation font alors l'objet d'un débat extrêmement vif avec la parution du livre d'Anil Seal *The Emergence of Indian Nationalism. Competition and Collaboration in the Later Nineteenth Century* en 1968, produit par ce qu'on appelle la *Cambridge School of South Asian History*¹⁷. Cette thèse propose une histoire des institutions politiques pendant la période coloniale en s'intéressant tout particulièrement aux jeux des cliques, des factions et des ambitions per-

sonnelles au sein des instances représentatives indiennes pour la conquête du pouvoir et se trouve la cible de toutes les attaques et en particulier celles de R. Guha et du programme des *Subaltern*. Dans son article publié dans le volume 1 ainsi que dans l'introduction de *Elementary Aspects*, R. Guha dénonce cette historiographie élitiste qui réduit le nationalisme à des conflits d'intérêts et des compétitions strictement internes aux groupes dominants ou qui le conçoit seulement comme un « apprentissage » (*learning process*) grâce auquel les élites indiennes s'impliquent progressivement dans la pratique politique en négociant leur position dans le cadre des institutions coloniales et en apprenant à se servir peu à peu des leviers du pouvoir qu'ont organisé les Britanniques et selon les modalités qu'exige « la modernité politique ». La *Cambridge School* symbolise, pour R. Guha, les limites d'une historiographie entièrement consacrée à l'analyse des « grands de ce monde », ignorante du peuple et de ses actions. D'autres, comme l'historien américain Bernard S. Cohn (qui sera associé au programme subalterniste), fustigent la *Cambridge School* pour sa vision « politiste » de l'histoire et l'absence d'intérêt dont elle fait preuve pour la culture indienne, les valeurs, les idées et les liens sociaux¹⁸.

L'heure est aussi à la critique d'une vision enchantée de l'histoire du nationalisme longtemps décrit comme une longue aventure idéaliste menée par des élites indiennes éclairées extirpant le peuple d'une condition d'assujettissement et de misère pour le conduire vers la liberté. Cette vision enchantée, particulièrement représentée par un historien comme Bipan Chandra¹⁹, insiste sur le rôle des leaders et parmi ceux-ci les plus connus, Jawaharlal Nehru ou Mohandas Gandhi, ou celui des organisations politiques, en tout premier lieu l'Indian Nation Congress et souligne l'opposition tranchée entre des élites indiennes, tout entières consacrées à l'émancipation de la nation et

les représentants d'un pouvoir colonial honni²⁰. Pour R. Guha, il s'agit d'une autre version d'une histoire élitiste qui ne conçoit l'action politique qu'à travers celle des leaders politiques et des partis en faisant fi des mouvements populaires et en particulier des résistances paysannes qualifiées, sur le modèle proposé par E. Hobsbawm, de « pré-politique ». Or cette notion utilisée pour qualifier des formes « primitives » de révoltes caractérisées par l'absence de conscience de classe, de programme ou d'idéologie lui semble inadéquate dans un contexte indien encore très largement dominé, jusqu'au début du xx^e siècle, par une organisation politique, économique et sociale de type pré-capitaliste et semi-féodale, légitimée par une culture traditionnelle encore souveraine ; organisation que les Britanniques contribuent à consolider en renforçant la stabilité d'un ordre de propriétaires fonciers en charge de collecter les fermages et les impôts. Les révoltes paysannes ne peuvent pas être placées hors de la sphère du politique en Inde du fait de leur caractère archaïque ou « prémoderne » car elles ont, non seulement, participé pleinement à l'action politique mais elles ont aussi été constitutives, au même titre que d'autres mouvements de la « modernité politique »²¹.

Retour sur les notions fondatrices : de la notion de «Subaltern» et de son domaine politique autonome

Pour D. Ludden, le second livre de R. Guha et le programme dans lequel il s'inscrit, intervient à un moment où se creuse, dans l'historiographie indienne, un fossé entre des perspectives d'une histoire nationale centrées sur l'analyse du domaine politique et institutionnel et celles d'une histoire dite populaire orientées de façon massive vers l'étude des résistances. Selon lui, le programme des *Subaltern Studies*, agrandit encore ce fossé en

LES SUBALTERN STUDIES. UN PROJET ÉDITORIAL

Le projet des *Subaltern Studies* s'est incarné dans la publication d'une série de onze volumes (au départ, il devait n'y en avoir que trois) entre 1982 et 2000 regroupant un total de quelque cinquante contributeurs. Les six premiers numéros ont été dirigés par R. Guha lui-même jusqu'en 1989. Le volume 7 (1992) a été édité par P. Chatterjee et G. Pandey ; le volume 8 (1994), sous-titré *Essays in Honour of Ranajit Guha*, par D. Arnold et D. Hardiman ; le volume 9 (1996) par S. Amin et D. Chakrabarty ; le volume 10 (1999) par

G. Bhadra, G. Prakash et S. Tharu. Tous ces volumes sont édités par Oxford University Press à Delhi. Le volume 11, en revanche, dirigé par P. Chatterjee et Pradeep Jeganathan a été publié à New York par Columbia University Press en 2000. Ce déplacement n'est pas anodin. G. Spivak dont les travaux témoignent, plus que d'autres, d'une orientation « postmoderne » y rédige une conclusion intitulée « An Afterword on the New Subaltern ». Le titre de ce dernier volume est « Community, Gender and Violence ».



22. David Ludden, « A Brief History of Subalternity », in D. Ludden (éd.), *Reading Subaltern Studies. Critical History, Contested Meaning and the Globalization of South Asian*, Londres, Anthem Press, p. 10.

23. R. Guha (éd.), *Subaltern Studies I, op. cit.*, p. 1 (préface).

24. David Arnold, « Gramsci and Peasant Subalternity in India », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 11, n° 4, 1984, p. 163.

25. Ranajit Guha, « Dominance without Hegemony », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies VI*, Delhi, Oxford University Press, 1989, pp. 210-309 ; *Dominance without Hegemony. History and Power in Colonial India*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1998.

26. Le Raj britannique est la dénomination non officielle de la période de domination britannique du sous-continent indien, c'est-à-dire la zone géographique s'étendant sur les pays suivants : l'Inde, le Pakistan, le Sri Lanka, le Bangladesh et la Birmanie.

27. Dominic Strinati, *An Introduction to Theories of Popular Culture*, Londres, Routledge, 1995, p. 165.

posant d'emblée une proposition radicale : l'existence d'un domaine autonome d'action politique des subalternes²².

Le terme « subalterne » comme le signale R. Guha, dans la préface du volume 1 de la série, signifie de « rang inférieur » selon la définition tirée du *Concise Oxford Dictionary* et sera utilisé – nous dit-il – « comme un nom recouvrant tous les attributs de la subordination dans les sociétés d'Asie du Sud, que ceux-ci s'expriment en termes de classe, caste, âge, genre, emploi ou de tout autre manière²³ ». Il s'agit d'insister d'abord sur le lien de subordination comme constitutif de la condition subalterne comme le fait A. Gramsci dans son œuvre et comme l'explique D. Arnold dans un article intitulé « Gramsci and Peasant Subalternity in India », lien de subordination, qui dans le contexte précapitaliste de l'Inde comme de l'Italie du XIX^e siècle caractérise mieux, selon D. Arnold, les rapports entre les groupes sociaux que ne peut le faire le langage de classe²⁴. La dichotomie élites/subalternes renvoie, donc, sur le plan théorique, non pas à des catégories socialement constituées dont on chercherait à définir les frontières et à décrire les particularités mais à une relation de pouvoir qui caractérise à la fois l'ordre social indien traditionnel et l'ordre colonial britannique.

Dans son texte publié en 1989²⁵ puis augmenté sous forme d'ouvrage en 1998, *Dominance without Hegemony and its Historiography*, R. Guha déploie une longue argumentation pour décrire les formes particulières de l'exercice du pouvoir dans l'Inde coloniale. Elles reposent sur la relation fondamentale entre domination et subordination, termes auxquels sont attachées les notions de coercition/persuasion, collaboration/résistance. En associant les principes sur lesquels repose l'ordre colonial – répression/coercition, loyauté/obéissance, progrès ou *improvement*, opposition tolérée (*rightful dissent*) – avec des notions indiennes revendiquées comme équivalentes (*Danda, Bhakti, Dharma, Dharmique protest*), R. Guha décrit un univers dans lequel les élites indiennes et britanniques, sur le mode d'une collaboration tendue et compétitive, se sont longtemps entendues pour soutenir l'ordre établi reposant sur l'assujettissement des «non élites», en d'autres termes, les subalternes. Le domaine politique de ces élites est pluriel, complexe et en proie à de profondes contradictions: un régime britannique qui s'appuie sur des valeurs démocratiques et universelles et prétend les promouvoir mais consolide, de fait, en Inde, des hiérarchies anciennes et protège et perpétue des droits, privilèges et pratiques traditionnels tout en imposant un régime autocratique; les élites indiennes qui, par un biais ou par un autre, sont les bénéficiaires du Raj²⁶, présentant un ensemble extrêmement diversifié et inégalitaire, certains segments assis sur une légitimité ancienne et traditionnelle, d'autres, incarnant une bourgeoisie nouvelle, «moderne», qui cherchent à «imiter» les colonisateurs, tels de bons élèves, loyaux et obéissants; une bourgeoisie frustrée cependant, qui, faute d'obtenir les droits qu'elle revendique, finira par rallier la cause nationaliste. Cet univers des élites, en tension, agit dans un cadre politique qui repose sur un consensus minimal fondé sur une relative confiance dans les institutions parlementaires

et étatiques mises en places par les Britanniques, le respect des institutions semi-féodales héritées de l'Inde précoloniale, le respect des hiérarchies bureaucratiques ou traditionnelles. À cet univers politique des élites se rattachent des modes d'écriture de l'histoire indienne qui confortent leur position de leaders et de dominants par rapport au reste de la population, placée en état de subordination. Analysant les formes plurielles de domination qu'exerce cet univers des élites britanniques et indiennes sur le reste de la population – fondé sur un ordre politique et économique bourgeois et capitaliste autant que traditionnel – R. Guha reprend à son compte le concept d'hégémonie qu'utilise A. Gramsci au sens «d'une construction négociée d'un consensus idéologique et politique qui associe groupes dominants et dominés²⁷». Il s'écarte, cependant, d'une conception totalisante du concept pour affirmer, au contraire, l'existence d'un domaine autonome d'action politique dans l'univers des subalternes. C'est même là, à ses yeux, que se situe l'une des singularités fondamentales des modalités de l'exercice du pouvoir dans l'Inde coloniale. Il existe selon lui une dichotomie structurale entre domaine politique des élites et domaine politique des subalternes, liée à l'incapacité du régime à atteindre l'ensemble des couches de la population et à provoquer l'adhésion à cause des contradictions qui le minent. Le régime est pris en effet entre l'illusion du projet démocratique universel et la réalité des pratiques autocratiques, le maintien des hiérarchies traditionnelles et l'imposition d'un modèle étranger, le développement du capitalisme et l'archaïsme des modes d'exploitation (travail forcé, corvées, prestations), l'absence d'éducation généralisée, les limites de l'*improvement*. Car le colonialisme, nous dit R. Guha, «ne pouvait maintenir son pouvoir sur le sous-continent qu'à la condition d'empêcher la bourgeoisie indienne de mener à bien son propre projet universel. [...] Le résultat étant une société qui, sans aucun

doute, change sous l'impact du capitalisme colonial mais dans laquelle de vastes domaines, dans la vie et la conscience du peuple, échappent à l'hégémonie (bourgeoise)²⁸ ». D'où la formule de R. Guha, *Dominance without Hegemony*, pour qualifier un pouvoir incomplet qui nourrit en son sein des élites indigènes porteuses d'un projet nationaliste incapable de « parler pour la nation » (*to speak for the nation*) et fondé, par là même, sur une lecture historique partielle et partielle de son propre avènement. D'où l'existence affirmée d'un domaine politique dans lequel les principaux acteurs ne sont ni les groupes dominants de la société indigène, ni les autorités coloniales mais les classes ou groupes subalternes « autonomes » au sens où ni leur origine ni leur existence ne dépendent de l'action politique des élites. Il s'agit au contraire d'un univers politique de sens et d'action original qui plonge ses racines dans l'Inde précoloniale mais qui « loin d'être détruit ou rendu inopérant [...] par l'intrusion du colonialisme, continue d'opérer vigoureusement en dépit de celui-ci, en s'ajustant aux conditions qui prévalent sous le Raj et en développant des actions et tensions à bien des égards nouvelles à la fois par leurs formes et objectifs²⁹ ».

The politics of the people (la politique du peuple), pour R. Guha, recouvre en premier lieu une histoire continue de résistances, mobilisations et révoltes, engendrées par les conditions d'exploitation des subalternes et, en particulier, celles qui prévalent sous le régime colonial. Ces actes de mobilisation et de résistance que le projet des *Subaltern Studies* se donne alors pour mission de décrire, semblent constituer à eux seuls le domaine politique autonome des subalternes en ce qu'ils témoignent d'une marge et capacité d'action (*agency*) et d'une « conscience rebelle » qu'il convient alors d'analyser « pour réhabiliter le sujet » et pour rendre compte de sa façon de voir le monde et de sa volonté de le changer³⁰. Dans une perspective marxiste, il s'agit alors, de comprendre les conditions



28. R. Guha, « Dominance without Hegemony... », *op. cit.*, p. 274.

29. R. Guha, « On Some Aspects of the Historiography... », *op. cit.*, p. 4.

30. R. Guha, *Elementary Aspects...*, *op. cit.*, p. 11.

31. *Ibid.*

32. R. Guha, « On Some Aspects of the Historiography... », *op. cit.*, p. 334.

33. D. Chakrabarty, « A Small History... », *op. cit.*, p. 15.

34. James C. Scott, *Weapons of the Weak*, New Haven, Yale University Press, 1985.

35. James C. Scott, *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*, New Haven, Yale University Press, 1990.

36. James C. Scott rappelle d'ailleurs dans les remerciements de ce dernier ouvrage, sa rencontre avec certains des membres des *Subaltern Studies* en 1987, alors qu'il est invité par la Research School of Pacific Studies de l'Australian National University (ANU) et les critiques nombreuses auxquelles il doit faire face. R. Guha est, depuis 1980, *Senior Research Fellow* dans ce même département. Gyanendra Pandey et Dipesh Chakrabarty font de fréquents séjours à l'ANU.

37. Ranajit Guha, « The Prose of Counter-Insurgency », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies II*, Delhi, Oxford University Press, 1983.

d'émergence d'une conscience théorique à travers des expériences de luttes accumulées et encore inorganisées; «l'insurrection étant le siège d'un rapport de force entre deux tendances mutuellement contradictoires dans ce qui est encore une conscience théorique très imparfaite, embryonnaire – une tendance conservatrice nourrie par les influences héritées ou acceptées de la culture dominante et une tendance radicale orientée vers la transformation matérielle des conditions d'existence des rebelles³¹ ». Le second livre de R. Guha, publié en 1983, se donne pour objectif de décrire cette lutte non pas comme une série d'affrontements spécifiques mais dans sa forme générale en décrivant «les aspects élémentaires» et les «similitudes structurelles»³² de l'insurrection paysanne à partir de cent dix cas de mouvements de révolte paysanne ayant eu lieu entre 1783 et 1900 en Inde. L'étude porte d'abord sur des pratiques insurrectionnelles, partant des signes les plus anodins ou les moins visibles, les rumeurs, les insultes, le renversement des codes de comportement de la mobilisation jusqu'aux actes ouverts de violence, incendies, destructions de bâtiments, meurtres en passant par une analyse subtile des phénomènes de banditisme comme entre-deux, des liens de solidarités, des appartenances de territoire et la façon dont se transmet la mémoire des événements. La «conscience rebelle» selon R. Guha s'apparente alors à «une imagination collective d'actions»³³ en rupture avec les codes et symboles d'autorité et qui recouvre une palette d'actions défiant plus ou moins ouvertement le pouvoir en fonction du rapport de force en vigueur. On reconnaît là un questionnement similaire à celui que James C. Scott développe sur le terrain de l'Asie du Sud Est dans *Weapons of the Weak*³⁴ ou encore *Domination and the Arts of Resistance*³⁵ à propos des relations de pouvoir et des formes qu'elles prennent lorsqu'elles se donnent à voir dans un contexte «public» ou «privé» (*Public trans-*

cripts and Hidden transcripts) et de ce que ceci révèle des multiples nuances possibles, des formes de défiance et de résistance de ceux que Scott appelle *the subordinates*³⁶.

La réflexion que mène R. Guha dans *Elementary Aspects* ne l'amène pas seulement à tenter de dessiner les contours d'un univers de pratiques et de sens mais le conduit à interroger les modalités même du savoir historique. L'insurrection, la révolte, les pratiques déviantes, sont autant d'événements saillants qui mettent en lumière certains aspects de ce continent occulté des subalternes et permettent d'entrevoir des logiques sous-jacentes. Mais la connaissance que l'on en a, à partir de ce type d'événement, en contexte colonial en particulier, est, dans la majeure partie des cas, tributaire de textes écrits par les élites, le plus souvent britanniques et plus rarement indigènes. Au-delà de la critique documentaire, somme toute classique, qui consiste à décrypter les biais de la description, R. Guha propose ce qu'il appelle «une analyse à contre-fil» (*against the grain*) qui, appuyée sur une perspective sémiologique largement inspirée de R. Barthes, consiste à travailler les différents niveaux de signification d'un texte pour tenter de cerner l'histoire du pouvoir qu'il recèle³⁷. Cette histoire marque toutes les étapes du processus de la fabrication du savoir historique, de l'archive constituée au moment des événements aux historiographies les plus récentes en passant par les récits semi-officiels et rétrospectifs écrits pendant la période coloniale. Revenir à la question de la fabrication de l'archive et l'analyse du texte et ses propriétés, consiste pour R. Guha à déconstruire les logiques du savoir colonial (*colonial knowledge*) et de la téléologie nationaliste qui perdure dans l'historiographie contemporaine pour rompre radicalement avec une interprétation des révoltes, extérieure aux révoltés eux-mêmes. Ainsi faut-il resserrer l'analyse sur les subalternes et le sens qu'ils donnent aux événements auxquels ils participent, en



38. Voir Gyanendra Pandey, *The Construction of Communalism in Colonial North India*, New Delhi, Oxford University Press, 1990; Partha Chatterjee, *The Nation and its Fragments*, New Jersey, Princeton University Press, 1993; Sahid Amin, *Event, Memory, Metaphor*, Berkeley, University of California Press, 1995; Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

39. R. Guha, « On Some Aspects of the Historiography... », *op. cit.*, p. 5.

40. David Hardiman, « Rebellious Hillmen. The Gudernampa Risings, 1839-1924 », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies I, op. cit.*, pp. 88-142. David Hardiman, « Adivasi Assertion in South Gujarat. The Devi Movement of 1922-1923 », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies III*, Delhi, Oxford University Press, 1984, pp. 196-230. Tanika Sarkar, « Jitu Santal's Movement in Malda, 1924-1932. A Study of a Tribal Protest », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies IV*, Delhi, Oxford University Press, 1985, pp. 136-164. Dipesh Chakrabarty, « Conditions for Knowledge of Working-class Conditions. Employers, Government and the Jute Workers in Calcutta, 1890-1940 », in Ranajit Guha (éd.), *Subaltern Studies II, op. cit.*, pp. 259-310; « Trade Unions in a Hierarchical Culture. The Jute Workers in Calcutta, 1920-1950 », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies III, op. cit.*, pp. 116-152. Gyanendra Pandey, « Rallying round the Cow. Sectarian Strife in the Bhojpur Region, 1888-1917 », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies II, op. cit.*, pp. 60-129. Shahid Amin, « Gandhi as Mahatma. Gorakhpur District, Eastern UP, 1921-1922 », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies III, op. cit.*, pp. 1-61.

41. David Arnold, « Famine in Peasant Consciousness and Peasant Action. Madras, 1876-1878 », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies III, op. cit.*, pp. 62-115; « Touching the Body. Perspective on the Indian Plague, 1896-1900 », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies V*, Delhi, Oxford University Press, 1987, pp. 55-90. David Hardiman, « From Custom to Crime. The Politics of Drinking in Colonial South Gujarat », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies IV, op. cit.*, pp. 165-228.

42. Sumit Sarkar, « The Kalki-Avatar of Bikrampur. A Village Scandal in Early Twentieth-Century Bengal », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies VI, op. cit.*, pp. 1-53. Gyanendra Pandey, « « Encounters and Calamities ». The History of a North Indian Quasba in the Nineteenth Century », in R. Guha (éd.), *Subaltern Studies III, op. cit.*, pp. 230-270.

prenant en compte toutes les dimensions d'une conscience qui peut être religieuse ou mythique, d'une interprétation qui peut être fragmentaire, contradictoire, incohérente ; autant de dimensions que l'historiographie classique, nationaliste ou non, a refusé de voir. Il y a là un appel à l'imagination historique qui, sous l'influence d'une lecture déconstructionniste et postmoderne, ouvrira ultérieurement la voie à une critique plus radicale de l'histoire en tant que savoir académique européen, jugé inadéquate à rendre pleinement compte des mondes subalternes indiens, des univers de sens qu'ils sous-tendent et de leur contribution à la construction de la nation indienne³⁸.

Doté de cet appareil théorique, R. Guha invite au début des années 1980 ses jeunes collègues à creuser les sillons qu'il a ouverts. L'enjeu est de poursuivre la reconnaissance du domaine politique autonome des subalternes dont on voit déjà que l'étude des mobilisations paysannes forme un gros chapitre, mais un chapitre seulement. Si le monde paysan est mis en avant, c'est parce que, regroupant l'immense majorité de la population indienne sous la période coloniale, il est supposé offrir une « figure de la mobilisation » ou « un paradigme de l'insurrection paysanne » dont dériveraient les mobilisations ouvrières ou autres³⁹. L'exploration large des formes d'actions et de résistances paysannes demeure donc dominante dans les premiers travaux des subalternistes avec une attention soutenue au registre des représentations, religieuses en particulier, ainsi que la circulation des rumeurs et les pressions des révoltés sur les représentants officiels des mouvements nationalistes. On notera que l'insistance que R. Guha porte dans *Elementary Aspects* à la description des formes pratiques de la révolte cède le pas, dans ses travaux ultérieurs et dans ceux de ses jeunes collègues, à une perspective de plus en plus affirmée d'une analyse culturelle des événements, de la palette des représentations ainsi

qu'une réflexion toujours poussée sur la fabrication des traces documentaires et leur interprétation⁴⁰. L'invitation est faite de dépasser le seul cadre des mobilisations et résistances qui ne sont, au fond, que la face émergée de l'iceberg. La notion de « politique du peuple » ou de domaine politique d'action évolue vers une acception large qui inclut les pratiques de la vie ordinaire et les luttes quotidiennes pour la survie⁴¹. R. Guha en donne un bel exemple dans le texte qu'il publie en 1987 intitulé *Chandra's Death*, consacré à l'étude d'une affaire judiciaire sur la mort, suite à un avortement, d'une femme issue d'une caste et classe parmi les plus misérables de l'Inde. Les minutes du procès qui sont parvenues jusqu'à nous se présentent à l'historien comme les fragments décontextualisés d'une histoire dite par des témoins mais médiatisée par un officier de justice local dont le rôle est d'enfermer le récit dans des catégories légales qui visent à la qualification des faits, en l'occurrence la recherche du crime. L'influence de M. Foucault

et de son célèbre *Moi Pierre Rivière* est particulièrement prégnante dans ce texte, encore que R. Guha s'engage sur une autre voie que la seule déconstruction du discours judiciaire. Car son but est de reconstituer, par-delà le texte, le contexte autour de l'événement et d'éclairer les systèmes d'alliance territoriaux ou de parenté, les règles punitives coutumières, la pression patriarcale mais aussi les solidarités et l'entraide féminine; tout ceci situé bien au-delà du système judiciaire colonial, hors de son atteinte. Sumit Sarkar rapproche cette enquête, ainsi que d'autres travaux qui ont suivi la même perspective⁴², de l'approche développée par la microhistoire italienne et en particulier l'œuvre de Carlo Ginzburg que Guha, à ce moment-là du moins, semble ignorer. De fait, on ne peut être que frappé par la similarité des questionnements avancés dont témoigne particulièrement l'introduction de l'ouvrage *Le Fromage et les vers* de C. Ginzburg publié en 1980 qui ouvre une réflexion sur la culture de ce que l'auteur

**L'HISTORIOGRAPHIE SUBALTERNISTE DANS LES ANNÉES 1980:
QUELQUES TITRES PARMIS LES ÉCRITS DES MEMBRES FONDATEURS**

- Gyanendra Pandey, *The Ascendancy of the Congress in Uttar Pradesh, 1926-1934: A Study in Imperfect Mobilization*, Delhi et New York, Oxford University Press, 1978.
- Sumit Sarkar, *Modern India, 1885-1947*, Delhi, Macmillan, 1983; *Popular Movements and Middle-Class Leadership in Late Colonial India. Perspectives and Problems of a History from Below*, Calcutta, K.P. Bagchi, 1983; *A Critique of Colonial India*, Calcutta, Papyrus, 1985.
- Shahid Amin, *Sugarcane and Sugar in Gorakhpur: An Inquiry into Peasant Production for Capitalist Enterprise in Colonial India*. Delhi, Oxford University Press India, 1984.
- David Arnold, *Police, Power and Colonial Rule: Madras, 1859-1947*, Delhi, Oxford University Press India, 1986.
- Dipesh Chakrabarty, *Rethinking Working-Class History: Bengal, 1890-1940*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1989.
- David Hardiman, *Peasant Nationalists of Gujarat: Kheda district, Delhi et New York*, Oxford University Press, 1981; *The Coming of the Devi: Adivasi Assertion in Western India*, Delhi, Oxford University Press India, 1987.
- Gautam Bhadra, «Four Rebels of Eighteen-Fifty-Seven», in Ranajit Guha (éd.), *Subaltern Studies IV*, Delhi, Oxford University Press, 1987, pp. 229-275.
- Partha Chatterjee, *Bengal, 1920-1947: The Land Question*, Calcutta, Centre for Studies in Social Sciences, 1984; *Nationalist Thought and the Colonial World: A Derivative Discourse?*, Londres, Zed Books, 1986 [Selon Sumit Sarkar, cet ouvrage annonce le tournant post-moderne du projet des *Subaltern Studies*].

appelle « les classes subalternes » en s'appuyant sur l'analyse d'un procès d'inquisition organisé au XVI^e siècle contre un meunier prédicateur. Selon C. Ginzburg « À travers le décalage entre les demandes des juges et les réponses des accusés – une discordance qui ne pouvait être attribuée ni à la suggestion des interrogatoires ni à la torture – affleurerait une couche profonde de croyances populaires, pour l'essentiel autonomes⁴³. » R. Guha affine dans ce texte sa perspective d'histoire sociale grâce aux apports de l'anthropologie culturelle et rejoint ainsi un effort de réflexion historiographique plus large qui a cours dans ces mêmes années sur d'autres terrains.

Enjeux et limites d'une impulsion : réflexion sur les apports de l'œuvre de Ranajit Guha

Il est devenu classique, aujourd'hui, d'introduire le projet historiographique porté par R. Guha dans les années 1980, par le rappel de son affiliation à une histoire « vue d'en bas », *an history from below*, que certains représentants des *late Subaltern Studies* jugent, non sans condescendance, familière⁴⁴. Il y aurait là, une sorte de préhistoire du projet, qui n'aurait trouvé sa forme véritablement originale qu'avec l'avènement d'une orientation poststructuraliste et postmoderne. D. Chakrabarty récuse, cependant, ce type de rétrospective et s'emploie à dénoncer l'idée d'un projet qui n'aurait été au départ qu'une simple application en Inde, d'une méthodologie d'histoire sociale britannique déjà rodée ailleurs. Il trouve, au contraire, dès l'origine, dans le travail de R. Guha lui-même, les caractères innovants d'une méthodologie au service d'un programme « postcolonial ».

Il est évident, pourtant, que le questionnement de départ de R. Guha se situe dans une longue tradition historiographique, sans cesse remise sur le métier, qui, depuis Jules Michelet, cherche à cerner l'histoire des humbles et



43. Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980, p. 14.

44. Gyan Prakash, « Writing Post-Orientalist Histories of the Third World. Perspectives from Indian Historiography », *Comparative Studies in Society and History*, n° 32, 1990.

des «sans titres», leurs faits, gestes et coutumes, leurs pratiques et leurs croyances. En cela, il participe d'un large mouvement de réflexion qui, depuis les années 1960, a considérablement sophistiqué et diversifié l'approche historique des groupes et des cultures que l'on appelle populaires, subordonnés, subalternes ou plébéiens. Les enjeux de sa recherche – la quête d'un domaine autonome des subalternes, la dialectique entre l'efficacité historique des contraintes matérielles et du pouvoir et l'*agency*, l'intérêt soutenu pour la dimension culturelle des phénomènes, pour le sens donné par les acteurs, au langage des textes, le recours aux perspectives foucaaldiennes, pouvoir/savoir, leurs effets sur l'interprétation des archives et plus largement des récits historiques – ont été explorés, dans le même temps, sur d'autres terrains et d'autres thématiques. La critique de la modernité, elle-même ou celle des «grands» récits historiques accompagnent la réflexion portant sur les marges. Car, comme les subalternes en Inde, les ouvriers, les femmes ou encore les Noirs américains ont été longtemps systématiquement exclus de l'horizon scientifique avec l'idée qu'ils étaient, de fait, exclus des processus historiques essentiels. Il serait toutefois réducteur de ne voir dans le programme fondateur des *Subaltern Studies* qu'un simple transfert, en Inde, de méthodologies ou de questionnements élaborés en Europe ou aux États-Unis. Car l'originalité du projet consiste précisément à repenser les modalités de l'écriture de l'histoire dans le contexte d'une situation coloniale, ce qui en soi produit des questionnements nouveaux. Le travail de R. Guha ne peut être compris qu'au regard d'une historiographie écrite au fil d'une conjoncture coloniale puis postcoloniale marquée par l'entrée en scène très précoce d'une «volonté de savoir» britannique, productrice d'un savoir historique, par l'émergence progressive d'une contrehistoire nationaliste au service d'une cause «moderne et universelle» ou

encore par l'affirmation d'une interprétation marxiste du monde. Ces récits compétitifs ont en commun une téléologie du progrès qui voit dans l'intrusion de l'Europe, la mise en route d'un mouvement inéluctable de transformation vers une modernité déterminée ailleurs. Une modernité d'origine européenne ébranlant l'Inde traditionnelle perçue trop souvent comme rigidifiée dans ses «traditions». En refusant ce type de lecture, R. Guha propose une autre façon de penser la «modernité coloniale». Contre un clivage tradition/modernité, Inde/Europe, colonisés/colonisateurs, il s'emploie à penser les spécificités d'une «situation», un «moment» historique, en prenant en compte l'ensemble des segments de la société – les plus pauvres ou les plus éloignés des centres de pouvoirs ou des relais d'influences coloniales jusqu'aux élites elles-mêmes, britanniques ou indiennes – tous participant, dans une dynamique tendue, à la «fabrication» d'une modernité indienne particulière qui ne doit pas être analysée à l'aune d'autres modèles (par rapport auxquels elle resterait éternellement inachevée) mais à l'aune de ses caractéristiques propres. La modernité coloniale en Inde, essentiellement saisie sous l'angle politique et culturel par R. Guha, recouvre des situations très contrastées et une grande variété de type de confrontations entre différents systèmes de pensée, de valeurs et de pratiques, à l'origine de nombreuses contradictions. Le monde colonial que R. Guha décrit est un monde fragmenté mais dynamique, fondé sur des rapports de force et des relations de pouvoir dont il convient de mesurer les forces et les limites. Certaines de ses parties échappent plus ou moins complètement à l'hégémonie européenne tandis que d'autres, au contraire, entrent dans un processus d'hybridation et de traduction (*translational process*) comme nous le rappelle D. Chakrabarty :

«Le problème de la modernité capitaliste ne peut plus être vu comme un simple problème

**L'HISTORIOGRAPHIE SUBALTERNISTE DES ANNÉES 1990-2002.
VERS UNE PERSPECTIVE «POST-MODERNE»**

- Gyanendra Pandey, *The Construction of Communalism in Colonial North India*, Delhi, Oxford University Press India, 1990.
- David Arnold, *Colonizing the Body: State Medicine and Epidemic Disease in Nineteenth-Century India*, Berkeley, University of California Press, 1993; *The Problem of Nature: Environment, Culture and European Expansion*, Oxford, Basil Blackwell, 1996.
- Partha Chatterjee, *The Nation and its Fragments: Colonial and Postcolonial Histories*, Delhi, Oxford University Press India, 1995.
- Ranajit Guha, *Dominance without Hegemony. History and Power in Colonial India*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.
- Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe. Post-Colonial Thought and Historical*

Difference, Princeton, Princeton University Press, 2000; *Habitations of Modernity. Essays in the Wake of Subaltern Studies*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002.

Parmi les membres fondateurs, certains néanmoins restent attachés à la filiation de l'histoire sociale :

- Shahid Amin, *Event, Metaphor, Memory: Chauri Chaura, 1922-1992*, Berkeley, University of California Press, 1995.
- David Hardiman, *Feeding the Baniya: Peasants and Usurers in Western India*, Delhi, 1996.
- Sumit Sarkar, *Writing Social History*, Delhi, Oxford University Press India, 1997.

sociologique de transition historique [...] mais comme un problème de traduction aussi. Il y a eu un temps – avant que le savoir ne devienne lui-même globalisé – où les processus de traduction de formes, de pratiques et de sens dans des catégories politico-théoriques universalistes d'origine essentiellement européenne apparaissaient comme des propositions non problématiques dans les sciences sociales⁴⁵.»

Or les modalités de la «domestication» des dispositifs européens, pour reprendre la formule de P. Chatterjee⁴⁶ – la citoyenneté, la société civile, la démocratie, le droit, la nation, la fraternité – engagent un processus complexe et problématique à l'origine d'une culture politique singulière et hybride au principe de la nation indienne contemporaine.

On voit là, la richesse du questionnement ouvert par le travail de R. Guha dont le mérite est d'inviter à penser la complexité d'une «situation coloniale», les contradictions et paradoxes sur lesquels elle se construit, les processus d'hybridité qu'elle engage mais aussi l'altérité que révèle la confrontation entre des univers de sens incommensurables. En plaçant au cœur de son propos le problème



45. D. Chakrabarty, *Provincializing Europe...*, *op. cit.*, p. 17.

46. Partha Chatterjee, *Nationalist Thought and the Colonial World. A Derivative Discourse*, Londres, Zedbooks, 1986.

47. Ranajit Guha, «Discipline and Mobilize», in Partha Chatterjee, Gyanendra Pandey (éd.), *Subaltern Studies VII*, Delhi, Oxford University Press, 1993, pp. 69-120.

48. D. Chakrabarty, «A Small History...», *op. cit.*, p. 16.

49. Jim Masselos, «The Dis/appearance of Subalterns. A Reading of a Decade of *Subaltern Studies*», in D. Ludden (éd.), *Reading Subaltern Studies...*, *op. cit.*, pp. 187-211. Voir aussi, Vinay Bahl, «Relevance (or Irrelevance) of Subaltern Studies», *ibid.*, pp. 358-399.

de la « modernité coloniale », R. Guha construit une réflexion qui dépasse largement la question des subalternes puisqu'il s'agit de multiplier les voies possibles d'exploration d'une histoire contemporaine de l'Inde. La réflexion de départ portant sur une sociohistoire des pratiques contestataires et insurrectionnelles s'articule étroitement à une critique historiographique qui évolue vers une réflexion portée sur le projet de l'État colonial et les limites de son emprise, les élites et les contradictions dont elles sont porteuses, le discours nationaliste et ses modalités d'imposition⁴⁷ et presque marginalement, pourrait-on dire, l'étude anthropologico-historique d'un univers social et d'une « conscience » subalterne que le texte « Chandra's Death » laisse entrevoir. Ce texte fait l'effet, au fond, d'une expérience singulière et c'est là le paradoxe d'une œuvre qui se voulait avant tout l'instrument d'un « dévoilement » de groupes occultés par l'historiographie dominante. Or l'exploration historique et méthodologique des « Subalternes » sous l'angle de la relation de pouvoir ou sous l'angle de l'autonomie – enjeu central du programme théorique initial – reste finalement limitée. L'effort est poursuivi par certains des élèves de R. Guha mais il est, par la suite, progressivement abandonné. D'où le sentiment d'un travail inachevé dont l'effet est de produire un concept suffisamment vague pour être récupéré par les tenants les plus durs du *linguistic turn* qui feront de la notion de « subalterne » une bannière désincarnée et décontextualisée permettant l'élaboration d'un discours théorique ahistorique. Au fond, on peut émettre l'hypothèse que ce qui intéresse le plus R. Guha, au-delà de son projet programmatique, c'est la critique de l'historiographie dominante (nationaliste ou non), les modalités de l'écriture de l'histoire et le décodage du langage des archives avec une attention soutenue à la dialectique du pouvoir et du savoir qu'il mobilise sans pour autant faire explicite-

ment référence à M. Foucault. D. Chakrabarty voit là une filiation sans rupture entre les *early* et les *late Subaltern Studies* :

« En critiquant l'historicisme et l'eurocentrisme et en utilisant cette critique pour interroger l'idée de nation, en mettant en relief les propriétés textuelles des documents d'archives, en considérant la [question de la] représentation comme un aspect de la relation de pouvoir entre les élites et les subalternes, Guha et ses collègues se sont écartés des hypothèses de l'approche *history from below* de l'historiographie marxiste britannique. Avec le travail de Guha, l'histoire indienne a pris le proverbial tournant linguistique⁴⁸. »

Si D. Chakrabarty repère des filiations possibles, il en exagère la portée car R. Guha reste solidement ancré dans un paradigme historique en dépit de son intérêt pour l'œuvre de R. Barthes ou de C. Lévi-Strauss. Il est loin de tourner le dos à la notion de contexte (qu'il revendique fortement dans *Chandra's Death*) et d'ignorer toute prise en compte des logiques sociales et des contraintes matérielles, économiques et juridiques. Or c'est précisément ce paradigme historique qui a été progressivement abandonné au cours des années 1980 et avec lui, tout un pan de la réflexion d'histoire sociale de R. Guha et finalement l'étude des subalternes en tant que groupes sociaux incarnés⁴⁹. Le privilège est alors donné à l'étude des discours, à la critique des métarécits, de l'histoire en tant que savoir occidental, à la quête de la subalternité dans les fragments d'une littérature orale ou écrite indigène ou dans l'infratexte des archives coloniales. L'intérêt se porte sur le discours des élites, les nationalistes ou les *middle class* bengali, poursuivant ainsi la réflexion stimulante sur les modes d'intériorisation des valeurs et pratiques européennes qui obligent à une redéfinition de « l'être indien » (du moins pour la minorité bengali « moderne » en question). Mais cela est aussi au prix d'une tendance à la « dématérialisation » d'un monde colonial que l'on observe sans contexte, sans structure, sans contrainte, sans norme, sans État, et au prisme unique du discours de quelques-uns.